Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

20-21 | 2021

Les mots du genre

Avant-propos

Anaïs Albert, Patrick Farges et Florence Lotterie

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elh/3024>

DOI : 10.4000/elh.3024

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2021

Pagination : 11-19

ISBN : 978-2-271-13843-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Anaïs Albert, Patrick Farges et Florence Lotterie, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 20-21 | 2021, mis en ligne le 30 septembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/elh/3024> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.3024>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Avant-propos

Anaïs Albert, Patrick Farges et Florence Lotterie

- 1 Étudier le genre et ses manifestations dans les sources de l'historienne, mais aussi dans la littérature et les arts, confronte les chercheuses à la question de la nomination, de la catégorisation et de la classification, dont il faut interroger les biais idéologiques et les limites épistémologiques. Dénaturaliser les identités de genre et les rapports de sexe, c'est-à-dire les affranchir d'un régime de la *norme naturelle* qui les impose comme des évidences indiscutées, passe ainsi par un rapport critique au langage et aux mots, exigeant la création de désignations pour mieux nommer ce que l'on cherche à appréhender, mais également, sinon d'abord, l'évaluation de l'historicité même des mots et actes de langage dans les sources et les corpus et de leurs effets dans la production ou la reconduction d'un « système de genre¹ ». Comment entendre les façons de dire éloignées, comment les saisir dans le récit et l'analyse ? Comment énoncer les identités de genre et les rapports sociaux de sexe, dans une langue qui à la fois décrit et défait son objet, mais porte aussi le risque de le figer ? Comment alors, de cette langue, mesurer le gain, ou le danger de l'anachronisme ?
- 2 Les débats récents sur l'utilisation possible, voire recommandable, d'une langue épicienne et féministe illustrent bien l'actualité de ces questions, et invitent à s'en ressaisir, au carrefour de l'histoire, de la littérature, des arts, des langages, de la communication et des méthodes qui s'y impliquent : parler des « mots du genre » suppose en effet d'abord de « traiter le langage comme une pratique sociale² », où la nomination, la désignation, la catégorisation, apparaissent avec leurs effets indissociablement symboliques et concrets de construction des identités et des places dans un ordre sexuel. *Écrire l'histoire* : le titre même de la revue – qui n'avait jamais consacré de numéro à ces « études » aujourd'hui vilipendées à la mesure même de leur succès grandissant dans le champ des sciences humaines, et qu'on appelle curieusement une « théorie » dès lors qu'on tient à leur discrédit – invitait à se demander ce que celle « du sexe et du genre » fait à son écriture, ses écritures, à la poétique et la rhétorique de ses formulations, alors qu'*écrire l'histoire*, pour les études de genre, a précisément constitué leur *organon* premier, dans la mesure même où la remise

en question de la structure hiérarchique inscrite dans la partition sexuelle supposait d'abord d'historiciser ce qui se présentait comme naturel et intemporel.

- 3 La polémique insistante sur « l'écriture inclusive » indique assez combien les mots sont un terrain de lutte entre des forces qui ont une vision opposée des rapports de genre. Le langage est bien un enjeu politique : il a un pouvoir, celui de dire le monde et donc d'ouvrir – ou de fermer – le champ des possibles pour les individus qui l'utilisent pour se dire et se penser. Il peut assigner, injurier, mais aussi dissimuler ses propres opérations discriminantes.
- 4 Ces constats sont largement partagés par les études de genre, qui font du langage « l'outil le plus puissant mobilisé par les acteurs sociaux pour donner corps au sexisme, au genre, au sexe, à la sexualité, voire à la société³ » ou encore « un instrument qui façonne le réel et qui l'engage indéniablement sous couvert d'un fort préjugé sexiste⁴ ». Qu'est-ce qui confère aux mots cette puissance de dire le sexe et de faire exister le genre ? Avec John L. Austin, d'aucunes, comme Butler, répondent que c'est leur performativité⁵ : dans *Dire, c'est faire*, Austin a mis en évidence l'existence d'un certain type d'énoncés performatifs qui constituent par leur profération même ce qu'ils désignent, et qu'il appelle « actes de langage ». Dans le domaine du genre, on peut penser à l'annonce du sexe d'un enfant à la naissance (ou aujourd'hui lors des échographies anténatales). La profération du « C'est une fille/un garçon » par un membre du corps médical fait advenir l'identité sexuelle de l'individu et fixe sa place dans les rapports de genre, au même titre qu'elle consacre l'autorité (médicale, psychiatrique, judiciaire, politique) d'en signifier la norme. L'histoire critique d'une telle autorité a été ouverte (Foucault, Laqueur...) et constitue un pan important des études de genre. Enfin, la théorie performative s'applique particulièrement bien à l'injure et à l'insulte à caractère sexuel ou sexiste : dire d'une femme qu'elle est une « pute », d'un homme qu'il est un « pédé », assigne les individus à une identité discriminée⁶.
- 5 Les mots peuvent instruire des rapports de genre inégalitaires : ils naturalisent alors la différence des sexes, légitiment ou invisibilisent⁷ la domination du masculin et l'on a pu montrer qu'ils renforcent ainsi l'hétéronormativité. Si Pierre Bourdieu considère que « c'est l'ordre des genres qui fonde l'efficacité performative des mots [...] et c'est aussi lui qui résiste aux redéfinitions fausement révolutionnaires du volontarisme subversif⁸ », Judith Butler, au contraire, considère qu'une subversion dans et par le langage est possible : celui-ci peut être le lieu d'un contre-pouvoir car les mots donnent aussi aux individus une capacité d'agir (*agency*), de prendre la parole pour se dire autrement⁹. On en trouve des exemples dans le monde militant, avec l'inversion stratégique de l'insulte (comme le mot « *queer*¹⁰ ») ou la demande de l'inscription d'un troisième sexe ou sexe neutre à l'état civil.
- 6 La disqualification par la manière de nommer a fait l'objet d'un investissement spécifique dans les études littéraires. Il faut ici saluer les travaux fondateurs de Christine Planté, dont l'analyse pénétrante des enjeux d'une appellation (qui est aussi une interpellation) telle que « femme auteur » a permis de mesurer ce que les mots font aux hiérarchisations du champ littéraire moderne en construction¹¹. Ses recherches inspirantes ont notamment souligné l'impact, sur la construction historique de la valeur et du canon des œuvres, de la structure discursive du « genre des genres » : l'épistolaire¹², la romance¹³, un certain type de roman sentimental, les livres éducatifs pour la jeunesse, se constituent en zones de maintien des femmes dans une sphère

limitée dont la caractéristique est de ne pas répondre aux critères « nobles » de l'acte créateur. Et c'est encore toute une série de mots qui s'attachent, souvent par un type de féminisation, à manifester la dimension problématique de la prétention féminine (femme) à entrer dans un domaine qui n'est pas le sien (auteur) : non pas *autrice*, ou *auteure*, mais *romancière*, *écrivassière*, et autres victimes du *sandisme*... Pourtant les mots n'ont pas besoin d'être investis d'une connotation péjorative sensible pour poser problème, comme Christine Planté le souligna très tôt, dans le sillage de la construction de l'histoire des femmes autour de Michèle Perrot et quelques autres, à propos de « l'effet de catégorie » de la formule « femmes exceptionnelles » ou « d'exception » dans l'histoire littéraire, nouée au rappel de la règle d'invisibilité et d'illégitimité¹⁴.

- 7 La littérature peut également se vouloir le lieu d'une expérimentation hors de la *différence des sexes* conçue comme un régime normatif déguisé en « nature », dans les termes mêmes des avant-gardes littéraires de la modernité. Le « chantier littéraire » ouvert par Monique Wittig, pour laquelle la notion d'écriture portée par le Nouveau Roman et la Nouvelle Critique a un sens autant qu'elle en a un, fût-ce depuis une conception opposée du langage et des signes, chez Hélène Cixous¹⁵, en est emblématique : de l'utilisation exclusive du pronom neutre « on » dans *l'Opoponax* au « elles » épique et universel des *Guérillères*¹⁶, le travail de la langue constitue une exigence poétique à la mesure de l'enjeu matérialiste d'une pensée qui considère que ce travail est une véritable « plastie [...] sur le réel¹⁷ » – violence rien moins que *symbolique*, quand bien même elle s'exerce sur les possibilités de la langue. Lorsque, en 1986, Anne Garréta publie *Sphinx*, récit d'une relation passionnelle dont s'absente graphiquement toute marque grammaticale de genre et qu'elle place explicitement sous le patronage de Wittig, elle ne considère pas que la contrainte en somme oulipienne ainsi imposée (ce qu'elle appelle « contrainte de Turing ») constitue un pur jeu des mots, mais bien qu'elle interroge directement, dans la psyché des lectrices et lecteurs, la part socialement construite de leur conception de la différence et des rapports de sexe. Cette conception est elle-même tributaire d'un ordre réel dans lequel le féminisme matérialiste distingue des « classes de sexes », où celle des femmes est définie comme *marquée*.
- 8 La réflexion sur les mots du genre invite à l'indiscipline et à l'inter-discipline¹⁸. Et elle donne à voir, à l'intérieur même des disciplines comme des approches féministes et de genre elles-mêmes, des conceptions différentes, et parfois franchement concurrentes, des modes de puissance de la langue et des mots : celles des « matérialistes » marxiennes (Wittig, Guillaumin, Mathieu...) ne recouvrent pas la théorie butlérienne de la performativité, et se sont aussi affrontées au règne du Signifiant célébré chez les disciples « Psychépo » de Lacan et Derrida. Pourtant, tout cela fut, est indissociablement politique.
- 9 Les études littéraires et l'histoire ont ainsi diversifié l'interrogation sur le langage, invitant à resituer les mots du genre dans une chronologie qui les déstabilise et révèle leur historicité. En 1988, Denise Riley publiait un ouvrage analysant les variations de sens prêté au nom « femme » à travers les époques, rendant finalement impossible toute définition claire de ce substantif, au singulier comme au pluriel. C'est de ce livre que l'on propose ici la traduction inédite du premier chapitre¹⁹, dont le titre sonne à la fois comme un mot d'ordre précurseur des études de genre et comme un hommage direct au Foucault historien critique de la sexualité²⁰ : il n'y aurait pas plus de « vraies femmes » que de « vrai sexe », et, en un sens, pas plus de « femme » que

d'« homosexuel », au sens où il s'agit d'abord de mots inscrits dans les logiques de *formations discursives* découpant un certain ordre du sexe et de ses normes, que Foucault n'appelle pas de « genre » parce que son objet est de fait ailleurs – dans la sexualité et ses corps, plus que dans les rapports de sexe. Dans l'article fondateur, et quasiment contemporain du livre de Riley, faisant du genre « une catégorie utile de l'analyse historique²¹ », l'historienne Joan W. Scott mettait en évidence le rôle central du langage, pour inviter les chercheur·e·s à « questionner ce qu'« homme » et « femme » signifient dans les contextes historiques ou géographiques où nous les rencontrons, sans croire que nous savons déjà qui et ce qu'ils sont²² ». Pour le dire en termes sartriens, pour « homme » comme pour « femme », l'existence précède l'essence... et pour le dire comme Christine Delphy, « le genre précède le sexe²³ ». À la question posée par Denise Riley, « *does a sex have a history?* », « le sexe a-t-il une histoire ? », la réponse est affirmative en ce sens aussi.

- 10 Cette direction théorique a largement été suivie d'études empiriques qui ont permis de montrer que les luttes autour du genre des mots/des mots du genre ont une histoire. Éliane Viennot a ainsi retracé une sorte de processus de « virilisation » de la langue française, dans lequel l'Académie française a joué un rôle central. Elle exhume au passage une langue bien plus plastique, où les *poétesse*, *doctoresse*, *capitainesse* et *officière* étaient légion. L'invisibilisation de la domination masculine dans la langue et l'emploi du « masculin universel » furent définitivement établis entre le XVI^e et le XVIII^e siècles. Néanmoins dans des périodes de lutte politique, on a régulièrement vu ressurgir des revendications linguistiques. Ainsi, cette requête adressée par des « dames » à l'Assemblée nationale en 1792, qui stipule :

« Le genre masculin ne sera plus regardé, même dans la grammaire, comme le genre le plus noble, attendu que tous les genres, tous les sexes et tous les êtres doivent être et sont également nobles²⁴ ».

- 11 L'ordre social inégalitaire d'Ancien Régime se révèle dans le travail des mots, où ces femmes donnent à entendre le croisement entre rapports sociaux (le « noble ») et rapports de sexe (le « genre ») dans la prescription propre à un acte de langage (« ne sera plus regardé »), dont la caractéristique révolutionnaire est d'affirmer la disparition conjointe de la double aliénation qu'ils consacraient (celle du « féminin » et celle de la roture). La révolution de 1848 en France livre un autre exemple : les décrets des 5 et 8 mars 1848, qui instituent le « suffrage universel », ne privent explicitement du droit de vote que les détenus de droit commun. Dans l'esprit des auteurs, le texte est écrit au « masculin neutre », mais les femmes de 1848 se saisissent de l'implicite pour revendiquer le suffrage qui ne leur est pas clairement interdit. Le 16 mars, un décret vient rétablir l'ordre genré, définissant le citoyen comme « tout Français en l'âge viril ». Cet exemple montre comment, à de multiples moments de l'histoire, des individus ont cherché à se saisir des brèches (ou des possibles) linguistiques pour faire avancer la cause d'une langue – et d'une société – plus inclusive. C'est que l'histoire politique de la conquête démocratique est aussi celle d'une recherche de la place des minorités, donc d'une langue pour l'inventer.
- 12 Enfin, un autre aspect semble intimement lié à la question des terminologies, celle de la circulation des mots du genre, entre les disciplines et entre les aires culturelles. Le genre comme outil de lecture/désignation du social possède une dimension transnationale, qui ajoute à la question de la nomination celle de la traduction de concepts voyageurs, des phénomènes complexes de réception, des réappropriations croisées, ainsi que la question des traditions disciplinaires nationales. L'acclimatation

progressive du concept de genre en français porte la marque d'un dialogue, en particulier transatlantique²⁵. Les entretiens que l'on pourra lire dans le présent numéro, l'un avec Laure Murat, l'autre avec les promotrices d'un projet collectif de dictionnaire « entre les langues », Marta Segarra et Ilana Eloit, permettent d'insister sur quelques étapes de ce dialogue et sur son point actuel d'oscillation. Or les transferts portent bien

« sur les objets (les livres) et leurs contenus (les textes), mais aussi sur des concepts, des catégories intellectuelles et des modèles culturels, sur des savoirs professionnels [...] des pratiques d'appropriation²⁶ ».

- 13 Dans le même temps, force est de constater que les textes circulent largement sans leur contexte, ce qui modifie *ipso facto* les modalités d'appropriation et de réception des mots du genre. La circulation des concepts produit ainsi de nouvelles façons de rendre des mots signifiants et opératoires en tant qu'outils de recherche. Cependant cela n'efface pas la question des contextualisations : comment appliquer non seulement sans dommage, mais avec un bénéfice interprétatif, les concepts « importés » du présent aux corpus du passé ? Le présent numéro s'intéresse autant à la fabrique de la langue de recherche, de ses concepts et de leurs modes de validation, qu'aux mots « indigènes » forgés par les actrices et acteurs de l'histoire pour décrire leur expérience de l'identité de genre et des rapports sociaux de sexe et auxquels les sources donnent partiellement accès.
- 14 Genre, rapports sociaux de sexe, intersectionnalité, consubstantialité, *queer*, *agency*, transsexualité, intersexualité, etc. : les chercheur·e·s font face aujourd'hui à une terminologie foisonnante, où se révèlent les enjeux capitaux du choix des métadiscours et idiomes critiques. De surcroît, l'historicité comme *régime critique* des catégories, implique également certaines tensions. Les contributions du présent numéro s'intéressent notamment aux phénomènes d'apparition et de dévaluation dans le temps de certains termes, mais aussi aux mots qui font controverse, en raison de l'écart, volontairement actualisant, qu'ils produisent avec la spécificité contextuelle des « régimes de genre²⁷ ». Dans les études littéraires, cette question est d'autant plus insistante que, la littérature étant un espace de reconfiguration des représentations, un imaginaire « au carré », l'importation de concepts venus des sciences humaines et sociales pour décrire un monde référentiel y est particulièrement problématique.
- 15 Ainsi Didier Lett interroge-t-il les pratiques quotidiennes de l'historien·ne, confronté·e à des choix de mots et de concepts lui permettant d'exprimer une réalité passée. En médiéviste, il est particulièrement sensible au décalage suscité par l'emploi de notions de sciences sociales souvent forgées pour l'époque contemporaine et invite, à partir de difficultés concrètes de traduction, à toujours « faire voyager le concept avec son mode d'emploi ».
- 16 Confrontant les usages respectifs proposés par l'historien Edward P. Thompson et la philosophe Judith Butler de la catégorie d'*agency* (devenu un terme central et moteur dans les études féministes comme dans les études de genre²⁸), Fanny Gallot s'interroge sur la productivité de ce terme à propos des recherches historiques qu'elle a menées sur les ouvrières en France depuis 1968.
- 17 C'est également à un parcours dans les choix de sa langue de recherche, qu'elle entend motiver aussi bien du côté des savoirs « situés », qu'invite Nahema Hanafi, dont la contribution défend les conditions d'usage du terme *queer* pour analyser la situation identitaire des castrats italiens à l'époque moderne. L'histoire même de l'apparition et

des mobilisations du mot confirme que son appropriation dans le travail académique de l'historien·ne l'investit, au croisement de l'intime, du politique et de l'épistémologie de sa discipline, dans la critique des régimes de la normativité hétérosexuelle : ce que dit et fait alors le mot, c'est porter une récusation de la supposée neutralité du discours historique, autant que replacer la figure ancienne du castrat dans une possible « généalogie de l'altérité » entendue comme processus au long cours de réagencement spécifique des rapports du sexe et du genre où, dans la perspective ici assumée, les désignations de l'étrange sexuel accompagnent les variations historiques de la structure dite patriarcale.

- 18 La contribution de Nahema Hanafi vient illustrer une façon de faire interagir le présent et le passé dans une production *engagée* de l'interprétation, où la visée militante ne s'éprouve nullement comme contradictoire à celles de la « science ». La rejoint pour une large part Maxime Triquenaux, qui réfléchit aux conditions de légitimation d'un usage anachronique de la formule « culture du viol » pour lire le corpus des fictions libertines du XVIII^e siècle. On ajoutera que l'enjeu est considérable pour l'histoire comme pour les études littéraires : à l'encontre des imputations d'anachronisme *sans valeur ajoutée* ou de « forçage herméneutique » des textes dits classiques, il s'agirait de défendre une lecture historicisée et réflexive qui, loin de vouloir imposer une vision simplement actualisée ou, pire, normative des œuvres, que rien ne doit permettre de judiciaireiser, prend acte de ce que le présent (désormais post-#MeToo) fait à la réception du passé. Une telle lecture cherche précisément, en passant par les lunettes du « genre », à se frayer une voie critique qui non seulement n'en exclut nullement d'autres, mais de plus n'entend pas se contenter de demander des comptes aux œuvres venues de loin, fût-ce des comptes « féministes ». En revanche, est-il possible de refuser de s'interroger sur les effets de réception induits par l'expérience contemporaine d'une violence sexuelle dont les manifestations passent aussi, dans le champ médiatique, par l'exhibition de ses mécanismes d'occultation, de minoration, voire de tolérance ?
- 19 Situait sa réflexion au croisement de l'histoire et de la (socio)linguistique, Chloé Tardivel, doctorante en histoire médiévale, propose une réflexion méthodologique sur l'étude des phénomènes langagiers et de la violence verbale (*verba iniuriosa*), à partir de l'étude du langage injurieux des hommes et des femmes à Bologne (XIV^e-XV^e siècles), tel qu'il a été consigné dans les sources judiciaires. Elle invite ainsi à réfléchir à la variable du genre dans les usages verbaux quotidiens et à passer d'une histoire du sens (genré) des mots à une histoire des pratiques langagières (de genre).
- 20 La réflexion sur la tension qui existe entre usages discursifs et matérialité du genre est au cœur de l'article de Nelly Quemener. Judith Butler, dans ses travaux sur la formation discursive du « sexe » et du « genre », s'était donné pour objectif de renverser la place habituellement accordée à la matérialité, notamment corporelle, en la désignant comme un effet des discours plutôt que comme une donnée « pré-discursive ». Toutefois, il y a là un risque de réduire le genre à sa production discursive, évacuant la dimension insaisissable de la corporalité et du sujet. À partir d'un positionnement néomatérialiste, Nelly Quemener souhaite ouvrir la voie à de nouvelles formes de récits des « mots du genre ».
- 21 Au-delà des catégories de l'analyse, il existe des « mots du genre » ordinaires, quotidiens, forgés par les actrices et acteurs pour décrire leur propre expérience de l'identité de genre et des rapports sociaux de sexe. Ces mots, que l'on trouve aussi dans la littérature – qui a le pouvoir (poétique) de reconfigurer le sens –, la presse, les récits

autobiographiques, les narrations filmiques tout comme dans les usages vernaculaires et les insultes, permettent également de penser le genre par une vision « au ras du sol ». Se pose une question méthodologique fondamentale : les sources sont filtrantes et la parole des actrices et acteurs sociaux nous arrive le plus souvent médiée, retranscrite, transformée : comment alors saisir le langage et ses usages ? Mais on peut aussi se demander, en particulier à propos des textes littéraires, de quelle manière les écritures « font avec » les contraintes d'un régime de genre, ou cherchent une langue susceptible de les problématiser, voire de les (re)nier.

- 22 Partant d'une réflexion sur le *schéma* (une mise ou un vêtement, associés à un comportement) en Grèce classique, Florence Gherchanoc analyse les rapports entre les discours sur les identités ethniques à l'aune de ce qu'ils disent du genre et des représentations de genre, pour montrer par quels biais le genre structure les hiérarchies. Deux exemples sont traités : celui de la robe « médique » et celui de la nudité corrélée à une activité gymnique.
- 23 La médiéviste Yasmina Foehr-Janssens, rappelant que la *fin'amor* est essentiellement une pratique langagière, se demande pour sa part quel gain heuristique, pour la décrire, constituerait la catégorie d'hétérosexualité, alors même que l'Eros médiéval se pense bien davantage en termes de pratiques et conduites, entées sur la dichotomie actif/passif, qu'en termes d'orientation. Elle lui préfère, à cet égard, la formule de « culture hétérosexuelle » proposée par Louis-Georges Tin, qui permet, selon elle, d'historiciser et de situer davantage l'amour courtois (en tant que « culture ») : expression (élevée) de l'amour en général (culture de l'amour), l'amour courtois apparaît aussi comme amour entre un homme et une femme (culture hétérosexuelle).
- 24 En confrontant cette hypothèse à la relecture de textes littéraires, et en s'y attachant précisément à leur lettre, Yasmina Foehr-Janssens peut alors montrer que la validité du filtre « hétérosexuel » tient à la façon dont les relations amoureuses se construisent dans une rupture avec des formes d'homosocialité en lien direct avec la nouvelle théologie du mariage. Elle nous invite ainsi autant à confronter rigoureusement les mots du temps à la possibilité qui s'y joue (ou pas) d'y articuler des catégories allogènes venues du présent, qu'à reconsidérer la part de l'institution matrimoniale dans l'évaluation du système de genre à une époque donnée, notamment dans ce qu'on appelle parfois les « siècles anciens ».
- 25 La contribution de Charlotte de Castelnau-L'Estoile, à partir d'études de cas issus de la société esclavagiste brésilienne à l'époque moderne, montre ainsi que les sources judiciaires sur le mariage des esclaves sont particulièrement riches pour étudier le rôle de la différence sexuelle dans les stratégies de mariage ainsi que les mots pour la dire. Cette réflexion permet *in fine* d'éclairer d'un jour nouveau la société esclavagiste et patriarcale où les femmes esclaves jouaient un rôle important malgré leur place de dominées.
- 26 Partant elle aussi de sources judiciaires et des procès en injure et diffamation intentés par les habitants de quartiers populaires parisiens à la fin du XIX^e siècle, Anaïs Albert montre que l'injure (orale) est un acte performatif qui assigne à l'injurié·e une identité discriminée autour de deux grands thèmes, la sexualité et la dette, eux-mêmes organisés par des motifs genrés. Finalement, les accusations sexuelles et sexuées servent à dire d'autres rapports de force structurants des quartiers populaires : rapport locatif, microdifférences sociales, liens de dépendance économique.

- 27 Ainsi que l'exemple, cité plus haut, de la *Requête des dames à l'Assemblée nationale* (1792) l'a déjà illustré, la période révolutionnaire offre un site d'observation privilégié des tensions identitaires qui peuvent se nouer entre des formes de domination solidaires. À travers les cas d'Isabelle de Charrière (1740-1805) et Mary Wollstonecraft (1759-1797), qui toutes deux articulent la question de l'arbitraire de la supériorité masculine à celle du privilège de rang, Valérie Cossy s'intéresse à la manière dont des femmes ont tenté de renégocier, à l'ère des droits de l'homme, la binarité masculin/féminin inscrite dans la langue dont elles héritent. À travers les exemples de Mary Wollstonecraft et Isabelle de Charrière, elle se propose d'évaluer comment deux écrivaines progressistes de l'ère révolutionnaire ont tenté de dépasser la structure déterministe binaire et inégalitaire de la langue pour déclinier un humain vraiment universel, alors que la grammaire conventionnelle empêche de l'exprimer et même de l'imaginer. Que faire, en particulier, du « masculin universel », à une époque où il se décline explicitement depuis la distinction entre citoyenneté active et passive et la doctrine des sphères séparées ? Est-il, ou non, une arme contre l'emprise de l'imaginaire genré d'une idéale « féminité » ?
- 28 Patrick Farges s'interroge sur les mots du masculin à partir d'une réflexion sur les Juifs germanophones immigrés en Palestine mandataire dans les années 1930 pour fuir les persécutions nazies. Il montre que les pratiques langagières, telles qu'elles s'expriment dans les récits de soi, constituent une source pertinente pour étudier les processus par lesquels le genre se rend intelligible, se construit et se questionne. Dans les récits de vie et témoignages d'histoire orale consultés, les processus d'acculturation post-migratoires sont décrits comme des processus genrés de confrontation plurilingue. Si le « Nouveau Juif » (masculin) idéalisé se devait d'être viril et de parler hébreu, l'identité de ces migrants était tout autre.
- 29 Enfin, Françoise Richer-Rossi s'interroge sur le « mauvais genre » et la représentation des personnages féminins dans la série espagnole *La Casa de papel* (2017). Par le jeu des dénominations et des caractérisations de femmes puissantes à l'œuvre dans cette fiction, elle en questionne le caractère féministe parfois revendiqué. Au passage, l'article convoque le contexte politique, législatif et sociétal espagnol pour comprendre les effets du machisme et des discriminations. Lesquels ne sont pas l'apanage de l'Espagne, surtout à l'heure où le dirigeant d'un très grand pays sud-américain exhorte ce dernier à cesser d'être « un pays de pédés²⁹ » ne sachant pas même mourir dans la dignité d'un virus qui ne toucherait pas les hommes, les vrais.

NOTES

1. Nous empruntons à Christine Delphy une formule qui désigne la structure d'ensemble fondée sur « un principe de partition » des sexes hiérarchisant le corps social (Christine DELPHY, « Penser le genre : problèmes et résistances », dans *L'Ennemi principal 2 : Penser le genre*, Syllepse, 2001, p. 247). Par « mots du genre », nous n'entendons pas seulement ici la part du lexique et de la composition morphosyntaxique de la langue – qui implique les débats sur le genre grammatical,

la féminisation des termes ou l'écriture inclusive – mais aussi tout ce qui implique, dans les usages des termes linguistiques, ce « système de genre », pour le reconduire comme pour le déstabiliser – ainsi de la « marque » dans le féminisme matérialiste (« marque du genre » chez Wittig, sexe comme « marqueur » de la domination chez Delphy, « sexage » chez Guillaumin), de la puissance propre de l'acte énonciatif que désigne, à la suite des travaux du linguiste John L. Austin, le concept de performatif (voir, pour des optiques diverses, Pierre BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, Le Seuil, 2001 [1982] ; Judith BUTLER, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif* (trad. Charlotte Nordmann), Éd. Amsterdam, 2008 ; Laurie LAUFER, « Quand dire, c'est exclure », *Cliniques méditerranéennes*, n° 94, 2016, p. 21-36).

2. Claire MICHARD, « Sexe et humanité en français contemporain. La production sémantique dominante », *L'Homme*, n° 153, 2000, p. 125.

3. Luca GRECO, « Présentation : la fabrique des genres et des sexualités », *Langage et Société*, n° 152, 2015, p. 7.

4. Christine BARD et Frédérique LE NAN (dir.), *Dire le genre. Avec les mots, avec le corps*, CNRS Éd., 2019, p. 12.

5. John AUSTIN, *Quand dire, c'est faire*, Le Seuil, 1970 [1962].

6. Comme le rappelle Didier Éribon, l'injure préexiste aux individus et participe de leur constitution : elle « me dit ce que je suis dans la mesure même où elle me fait être ce que je suis ». Opérant par hiérarchisation et généralisation, l'injure fonctionne « fondamentalement comme un rappel à l'ordre ». Comme toute forme de violence, elle participe de la (re)production de l'ordre social (Didier ÉRIBON, *Réflexions sur la question gay*, Flammarion, 1999, p. 28 et 102).

7. Pierre Bourdieu constate ainsi laconiquement que « la division androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer » (*La Domination masculine*, Le Seuil, 1998, p. 22, nous soulignons). La linguistique féministe a exploré pour son compte ce que le langage instruit de cette imposition dans le champ même des sciences humaines : Claire Michard avance ainsi que « l'observation, la description et la théorisation sont toujours orientés par les effets mentaux des rapports sociaux inégalitaires, en particulier ceux de sexe parce qu'ils sont les moins reconnus, de la société des observateurs » (art. cit., p. 125, nous soulignons).

8. Pierre BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 60.

9. Judith BUTLER, *Le Pouvoir des mots*, op. cit. et *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte, 2005 [1990].

10. George CHAUNCEY, *Gay New York. 1890-1940*, (Didier ÉRIBON, trad.), Fayard, 2003 [1994].

11. Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, PUL, 2015 [1989].

12. Christine PLANTÉ (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Champion, 1998.

13. Christine PLANTÉ, « Le genre des genres : la romance aux XVIII^e et XIX^e siècles », in Mélody JAN-RÉ (éd.), *Le genre à l'œuvre. Réceptions 1*, L'Harmattan, 2012, p. 31-56.

14. Christine PLANTÉ, « Femmes exceptionnelles : des exceptions pour quelle règle ? », *Cahiers du GRIF*, n° 37-38, 1988, p. 90-111.

15. Non que Cixous soit partie en guerre contre la « différence des sexes », bien sûr : on veut plutôt dire ici que, l'explorant dans et par l'écriture, elle en manifeste autrement que les « matérialistes » (il n'est pas question de domination ou d'oppression) la part problématique, sous les espèces du « phallogocentrisme » derridien. On doit convenir que ces deux sœurs ennemies que sont devenues, à la fin des années 1970, Wittig et Cixous, dont les figures devinrent l'emblème des scissions violentes du féminisme français venu du MLF, se rejoignent pleinement dans leur appartenance (revendiquée) à ce régime moderne de l'écriture et de la singularité des « écritures » qui constitue la littérature dans le champ des avant-gardes des années 1960 et 1970.

16. Monique WITTIG, *L'Opoponax*, Minuit, 1964 et *Les Guérillères*, Minuit, 1969. Voir aussi « La Marque du genre », *La Pensée straight*, Éd. Amsterdam, 2007, p. 103-111.

17. Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, Christine PLANTÉ (préf.), PUL, 2010, p. 46.
18. Voir GenERE (dir.), *Épistémologies du genre. Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, Lyon, ENS Éd., 2018.
19. Denise RILEY, « Does a Sex have a History? », « Am I That Name? » *Feminism and the Category of Women in History*, ch. 1, Londres, Palgrave MacMillan, 1988, p. 1-17. Traduction française « Un sexe a-t-il une histoire ? », Florence Lotterrie (éd.), Laurence Estanove (trad.), *infra*, p. 205-222.
20. Riley fait référence, comme Scott, à *La Volonté de savoir* (1976), mais on doit aussi songer à l'introduction américaine, datant de 1980, que Foucault donna à Herculine Barbin, *Being the Recently Discovered Memoirs of a 19th Century French Hermaphrodite* et à sa version française augmentée sous le titre « Le vrai sexe » (*Arcadie*, n° 323, nov. 1980, p. 617-625).
21. Joan W. SCOTT, « Le genre, une catégorie utile d'analyse historique », Elena VARIKAS (trad.), *Les Cahiers du GRIF*, 1988, n° 37-38, p. 125-153.
22. Gaëlle KRIKORIAN, Philippe MANGEOT, Adèle PONTICELLI, Pierre ZAOUÏ, « History trouble, entretien avec Joan W. Scott », *Vacarme*, n° 66, <<https://vacarme.org/article2325.html>>.
23. Christine DELPHY, « Penser le genre : problèmes et résistances », *op. cit.*, p. 251.
24. Les exemples sont issus d'Éliane VIENNOT, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française*, Éd. iXe, 2014.
25. Patrick FARGES, Anne Isabelle FRANÇOIS, « L'institutionnalisation des "Gender Studies" en France : un processus à plusieurs niveaux », *Romanica Silesiana*, 8/1, 2013, p. 33-48. Le dialogue est, on le sait, tout autant polémique : c'est aussi en le présentant comme intraduisible que l'on peut dénier la possibilité d'une acclimatation culturelle et nationale du « gender » au contexte français.
26. Frédéric BARBIER, « L'imprimé, les transferts et l'Europe centrale et orientale », *Est-Ouest : transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (XVII^e-XX^e siècle)*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2005, p. 9-10.
27. Didier LETT, « Les régimes de genre dans les sociétés occidentales de l'Antiquité au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 67/3, 2012, p. 563-572.
28. On renverra, pour un panorama relativement récent, au numéro spécial de *Rives méditerranéennes*, n° 41, 2012 : « Agency : un concept opératoire dans les études de genre ? » C'est, à un second niveau, à l'apport même des études de genre que peuvent se référer d'autres disciplines : voir par exemple Noémie MARGNIER, « Pour l'intégration du concept d'agency en analyse de discours », *Langage et Société*, n° 170, 2020/2, p. 15-37.
29. « "Nous allons tous mourir un jour" : Jair Bolsonaro continue à minimiser l'épidémie de Covid-19 au Brésil », *franceinfo.fr*, le 11 novembre 2020.

AUTEURS

ANAÏS ALBERT

Anaïs Albert est maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'université de Paris et membre du laboratoire de recherche Identités, Cultures, Territoires (ICT). Elle est spécialiste d'histoire économique et sociale, ainsi que d'histoire du genre et des classes populaires dans la France du XIX^e siècle. Ses travaux s'orientent aujourd'hui vers l'étude de l'économie domestique et des conflictualités quotidiennes, à travers des sources judiciaires (justice de paix et prud'hommes). Elle a notamment publié « Le crédit à la consommation des classes populaires à la

Belle Époque. Invention, innovation ou reconfiguration ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 4/2012, p. 1049-1082. Elle est également membre des comités de rédaction de la revue *20&21* et des *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*.

PATRICK FARGES

Patrick Farges est ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé d'allemand, docteur en études germaniques et habilité à diriger des recherches. Il a étudié les sciences sociales et les langues à Paris, Berlin, Toronto et Berkeley. Après dix années en tant que maître de conférences à la Sorbonne Nouvelle, il a été élu comme professeur des universités en histoire de l'Allemagne et du genre à l'Université de Paris (ex-Diderot). Sa recherche porte sur la socio-histoire des migrations, les récits de vie et les études de genre. Il a notamment publié sa thèse sous le titre *Le Trait d'union ou l'intégration sans l'oubli. Itinéraires d'exilés germanophones au Canada après 1933* (Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008, traduction allemande 2015). Vient de paraître : *Le Muscle et l'Esprit. Masculinités germano-juives dans la post-migration* (Bruxelles, Peter Lang, 2020).

FLORENCE LOTTERIE

Florence Lotterie est professeure de littérature du XVIII^e siècle à l'Université de Paris. Plus particulièrement spécialiste des rapports entre fiction et philosophie à l'âge des Lumières, de la période révolutionnaire, du groupe de Coppet et des questions de genre à l'âge classique, elle a notamment publié *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII^e siècle* (Classiques Garnier, 2013). Elle coanime à l'université de Paris, dans le cadre du Centre Jacques-Seebacher (CERILAC), le séminaire de recherches IMAREV 18-21, consacré à l'exploration des imaginaires de la Révolution française de 1789 à nos jours, avec Sophie Lucet et Olivier Ritz.